

## LES ÉVÊQUES DE LA CHIMÈRE (ALBANIE) AUX XVI<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> SIÈCLES

VITALIEN LAURENT

Il est sur la côte albanaise une région, la Chimère, que les Turcs n'ont jamais pu complètement subjugué. Dans une lettre du 12 juillet 1577 au pape Grégoire XIII, les notables et le clergé du lieu rappellent fièrement que depuis la mort même de Scanderbeg personne n'a pu les dompter: *Ne ipse quidem christianae fidei hostis, tyrannus et impius Turca, cum omni execrabili sua potentia*<sup>1</sup>. En réalité, la population payait tribut mais jouissait des plus grands privilèges, y compris celui de porter les armes. Ce fut, sauf aux époques où les Ottomans, en guerre avec Venise, faisaient pencher de ce côté le poids de leurs armées, la liberté presque entière<sup>2</sup>.

Très tolérant et particulièrement accueillant aux missionnaires catholiques, le pays, qui à plusieurs reprises s'offrit aux papes, serait resté uni à Rome sans l'action soutenue de l'évêque orthodoxe<sup>3</sup> naturellement porté à maintenir l'obédience constantinopolitaine. Le chef-lieu du district était en effet depuis une respectable antiquité le siège d'un évêché. *Chimarra terra et Episcopatus*<sup>4</sup>, dirent à une autre occasion les mêmes gens au même pontife. L'histoire du siège, obscur comme des centaines d'autres suffragants du Patriarcat œcuménique, n'a guère inspiré les

<sup>1</sup> Cf. *Bessarione*, XVII, 1913, 181. L'original grec de cette lettre que l'auteur croit perdue est conservé dans ce que l'on dénomme le cod. Vatic. Gr. 2124, boîte où sont conservées une quinzaine de pièces originales dont nous publierons ici ou ailleurs plusieurs inédites. Les différences entre la version latine publiée et son prototype, sans être des plus notables, ne laissent pas d'être sensibles surtout dans le libellé de l'adresse et l'orthographe des noms propres parfaitement estropiés par l'interprète.

<sup>2</sup> Les Cimariotes ne furent complètement domptés qu'en 1798 par le fameux pacha de Janina, Ali de Tebelen. Les notices les plus utiles sur le passé de cette population sont dues à É. Legrand, *Lettre inédite du R.P. Jean de Camillis de Chio sur la mission de la Chimère*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 58–61 et Sp. Lambros, *Ἑπειρωτικά*, dans *Νέος Ἑλληνομνημύων*, X, 1913, 390–393.

<sup>3</sup> Mgr Arcadius Stanilas, évêque de Muzacchia, dont il sera question ci-dessous, écrit dans son rapport à la Propagande : *La maggior opposizione ch'abbiamo in questa missione è de monaci Greci del Monte Santo, de vescovi Greci di Cimarra, che tutti sono scismatici*. Cf. *Bessarione*, XV, 1911, 466. C. Karalevski, *La missione greco-cattolica della Cimarra nell'Epiro nei secoli XVI–XVIII*, dans la revue *Bessarione*, XV, 1911, 440–483 et XVII, 1913, 170–197, publie un ensemble de documents essentiels à la connaissance de l'histoire religieuse de la contrée, principalement de ses relations avec l'Église catholique. L'éditeur ne s'est pas rendu compte que la lettre latine n. XLI de sa collection (*Bessarione*, XVII, 1913, 182–184) suivie d'une version identique, sauf écarts de lecture, à la précédente avait déjà été publiée par Aug. Theiner et Fr. Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem Ecclesiarum graecae et romanae*, Vindobonae, 1872, 57–62. Le même éditeur aurait également dû s'apercevoir que le protocole du diplôme inséré sous le n. XLIII se trouvait déjà avec le texte entier de l'acte à la disposition des historiens, grâce encore à É. Legrand, *Une bulle inédite de Gabriel, patriarche d'Achrida*, dans la *Revue des Études grecques*, IV, 1891, 186–188.

<sup>4</sup> *Bessarione*, XVII, 1913, 184. L'original grec dit : Ἡ Χεμίρα ἐνὲ χώρα καὶ ἐπισκοπή.

érudits. Le plus notable d'entre eux, Le Quien<sup>5</sup>, en a cité tout juste le nom dans une fugitive énumération. La notice de Mgr Germain de Sardes<sup>6</sup>, la plus complète qui on lui ait consacrée, est squelettique et inexacte. Il y a en effet plus à dire sur ces prélats qui luttèrent contre Rome, les Turcs ou leurs ouailles elles-mêmes pour consolider l'hégémonie spirituelle des Grecs; il y a également à relever l'exemple de ceux qui, comme quelques-uns de leurs chefs, cherchèrent dans un rapprochement avec l'Église romaine la solution de problèmes angoissants où l'oppression turque les jetait périodiquement. Sans vouloir aborder l'histoire du christianisme cimariote, on désirerait, dans ces quelques pages, reconstituer dans la mesure du possible la succession épiscopale de la Chimère, en utilisant des notes recueillies pour la publication du dossier du patriarche d'Ochrida, Athanase II. La série ainsi dressée pour le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle est loin d'être complète. L'exploitation de maintes sources qui ne sont pas à ma portée permettront plus tard d'en boucher quelques lacunes. En attendant que celles-ci soient accessibles, cette courte étude rendra peut-être quelque service.

### 1. *Sophrone I<sup>er</sup>* († 1554)

C'est le plus ancien prélat de ce siècle que nous connaissions et encore ce que l'on sait de lui tient-il dans les quelques lignes<sup>7</sup> qui, dans un manuscrit de Janina, marquent son décès. On y lit :

† Ἐκοιμήθη ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ ὁ θεοφιλέστατος ἐπίσκοπος Χειμάρης κῦρ Σωφρόνιος, ὃ καὶ μαθητῆς χρηματίσας τοῦ ἐν ἱερομονάχοις κυροῦ Μανασῆ. Ἐθάπητῃ δὲ ἐν τῷ ναοῦ μεγάλου μου Νικολάου τοῦ Στρατιγοπούλου ἐν τῷ νάρθηκι, πλοῖσιόν τοῦ αὐτοῦ γέροντος ἐπὶ ἔτους ζβ' κατὰ μὴν φεβρουαρίου γ' ἡμέρα γ' ὅρα πρότι της νικτου, δευτερα ἐβδομάδα της ἀγίας τεσσαρακοστής.

Ce prélat, qui avait été le disciple d'un célèbre maître local, le hiéromoine Manassès, mourut donc le 13 février 1554 et fut enterré dans le narthex de l'église bâtie sans doute par Nicolas Stratégopoulos<sup>8</sup> dont elle portait le nom. Rien ne le signale d'autre part.

<sup>5</sup> Le Quien, *Oriens Christianus*, II, Paris, 1740, 151–152, 197–198.

<sup>6</sup> Cf. Germain, métropolitain de Sardes, *Ἐπισκοπικοὶ κατάλογοι τῶν ἐν Ἡπείρῳ καὶ Ἀλβανίᾳ ἐπαρχιῶν τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως*, dans *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, XII, 1937, 97–100. Cet auteur accepte sans contrôle les dates fournies par le codex de Delbinos à supposer qu'elles s'y trouvent. Voir ci-dessous.

<sup>7</sup> Cette notice nécrologique a été relevée avec plusieurs autres dans un codex de Janina. Cf. *Ἡπειρωτικά*, dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, X, 1913, 414. Nous la donnons avec toutes ses incorrections, telle qu'elle a été éditée.

<sup>8</sup> Le personnage éponyme, Nicolas Stratégopoulos, est inconnu. La liste, assez fournie, de membres de cette famille, appartenant à la période byzantine, que nous avons pu constituer, ne contient aucun Nicolas ; ce qui est du reste surprenant pour un prénom aussi répandu. Les évêques de la Chimère se faisaient enterrer dans l'église de leur choix, par exemple à Saints Serge-et-Bacchus, aux Saints-Martyrs (deux sépultures de la fin du XVII<sup>e</sup> s.). Cf. *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, V, 1930, 59.

## 2. *Dosithée*, en 1579

Seulement connu par sa signature apposée au bas d'une lettre de recommandation<sup>9</sup> délivrée, par lui, de concert avec son collègue de Bothrontos et Glykys, Néophyte<sup>10</sup>, au moine Syméon en partance pour Rome. Le document expose à Grégoire XIII le cas suivant :

Le moine Syméon, macédonien, conduit aux pieds du Saint Père plusieurs anciens musulmans<sup>11</sup> convertis par lui à la vraie foi. Ces néophytes, réfugiés auprès des deux prélats signataires, ont été baptisés et confirmés par eux. Or les chrétiens de leur pays d'origine (Macédoine semble-t-il) furent, en raison de cette fugue, soumis à mille vexations de la part des Turcs qui se saisirent de six chrétiens et les jetèrent en prison pour les forcer à renier le Christ. Le pays entier se trouva dans une telle perplexité que Syméon retourna auprès des habitants leur proposer de négocier auprès de leurs persécuteurs la rançon de leurs prisonniers, ajoutant qu'il se portait caution pour la somme exigée. Le marché fut conclu et le prix fixé à huit cents pièces d'or. L'ambassadeur de France, informé par le patriarche<sup>12</sup>, en a fait un rapport où se lit le détail de l'affaire. Quant à la dette, le moine Syméon, dans son impuissance à s'en acquitter, a sollicité des deux évêques signataires une lettre de recommandation pour le pape, lettre que les dits prélats ont scellée et bullée dans l'église de Saint Jean l'Évangéliste qui fait face à l'île de Corfou le 24 avril, un vendredi.

La présence du document au Vatican est une preuve certaine que le religieux quêteur arriva à bon port. Il serait curieux de connaître l'accueil qui lui fut fait. En tout cas, on peut légitimement se demander si la pièce est authentique, à savoir si les évêques de la Chimère et de Bothrontos ont eu effectivement connaissance de l'affaire et s'en sont saisis. Toutes les signatures, celle de l'higoumène comprise, sont de la même main. En outre, cette manière de dater un document en y ajoutant la mention du jour est pour le moins fantaisiste, aucun évêque ne pratiquant cet usage. L'histoire elle-même est particulièrement invraisemblable. La fin du XVI<sup>e</sup> siècle marque le début de la plus grande intolérance religieuse dans l'empire ottoman. On ne voit pas des renégats se sauvant le plus tranquillement du monde des ports lointains de l'Adriatique sans être appréhendés, leur convertisseur revenir sur les lieux de son exploit apostolique sans que la police locale n'en ait eu vent. Enfin il n'était pas dans les mœurs des Turcs de ces temps ingrats de laisser la vie sauve à des otages pris pour délit de prosélytisme religieux. Leurs arrêts étaient aussi prompts que leurs supplices cruels. Les négociations, la délivrance des jeunes

<sup>9</sup> Conservée dans le susdit codex Vatic. Gr. 2124. Nous en donnons le texte en appendice à ce petit travail.

<sup>10</sup> Non encore enregistré dans les listes épiscopales établies. Cf. Le Quien, *op. cit.*, II, 149–150 et Mgr Germain de Sardes, *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, XII, 1937, 31.

<sup>11</sup> Peut-être des neveux comme le laisserait croire l'acte publié ci-dessous. Cf. p. 53: Καὶ τινὲς τῶν ἀδελφοπαίδων αὐτοῦ.

<sup>12</sup> L'ambassadeur de France devait encore être François de Noailles, évêque d'Aix, la nomination du comte de Germigny au poste de Constantinople étant postérieure à la rédaction de notre lettre.

gens et le montant même de la somme donnent à penser. J'imagine que le Saint-Siège, pour une fois sur ses gardes, versa à l'astucieux pèlerin un acompte en le priant d'aller en demander autant à tous les souverains de l'Europe, en particulier au roi de France<sup>13</sup>.

Tout cela ne saurait faire que les noms<sup>14</sup> des évêques aient été inventés. Il fallait, bien plutôt, pour sauver les apparences, que ces éléments du moins fussent authentiques. Et c'est pourquoi il y a provisoirement lieu de les retenir et de les enregistrer.

### 3. *Timothée*, fin du siècle

Voici précisément une histoire de faux où l'on voit quel abus se faisait à l'occasion du nom de l'évêque de la Chimère.

L'Ordinaire de Larino en Calabre apprit<sup>15</sup> un jour qu'un certain don Lazaro, prêtre grec, parcourait son diocèse en administrant les sacrements et en célébrant la messe sans autre servant que lui-même. Appréhendé et requis de produire ses lettres testimoniales, l'ecclésiastique présenta une moitié de feuille non bullée, *fatta da la Arcivescovo de la Chimarra nomine Timotheo*. C'était un faux.

Le nom du prélat n'est-il pas dès lors suspect ? Certes on voudrait le voir confirmer d'ailleurs, mais comme les évêques de la Chimère passaient assez volontiers la mer pour visiter leurs anciennes ouailles dispersées un peu partout en Italie du Sud, comme ces prêtres albanais venaient eux-mêmes de l'autre côté du Détroit, ils ne pouvaient manquer de savoir comment s'appelait le pasteur du moment qu'ils étaient au reste tenus de le commémorer dans la Liturgie. Le nom a donc ici encore pour lui-même quelque garantie. On ne saurait toutefois, comme le veut Karalevski<sup>16</sup>, l'identifier avec l'homonyme que le nonce de Pologne signalait en 1603 : *Callisto Timoteo Muliscense* n'est en effet pas Calliste Timothée de Musacchia, mais bien Calliste Timothée de Moliskos, comme l'a dûment identifié le P. Péchayre<sup>17</sup>.

<sup>13</sup> Henri III. On retrouverait peut-être dans les archives de ce règne, du moins dans la correspondance diplomatique avec la Sublime Porte, quelque trace de l'affaire ici évoquée. Les quêteurs de l'espèce de Syméon avaient en outre déjà l'habitude de remonter jusqu'à Paris.

<sup>14</sup> Tous deux se présentent sous la forme ambiguë d'un vrai monogramme. Le déchiffrement de celui de l'évêque de Bothrontos ne saurait faire de doute ; on doit de toute évidence lire Néophyte. Le nom de son collègue, dont les éléments sont habilement enchevêtrés, peut, en rigueur absolue, se déchiffrer d'une autre manière : *Théodose*. Nous lisons Dosithé en raison de la place toute spéciale faite au delta, place choisie comme pour indiquer que c'est là l'initiale.

<sup>15</sup> Cf. *Bessarione*, XVII, 1913, 190.

<sup>16</sup> *Ibidem*, n. 2.

<sup>17</sup> Cf. A.P. Péchayre, *L'archevêché d'Ochrida de 1394 à 1767*, dans *Échos d'Orient*, XXXV, 1936, 314.

#### 4. Mathieu, début du XVII<sup>e</sup> siècle (avant 1637)

Le 11 septembre 1637, le saint synode de Constantinople transférait<sup>18</sup> à la métropole des Synnades l'ancien (πρώην) évêque de la Chimère. Quand cette opération eut lieu, Mathieu était donc en disponibilité depuis un temps indéterminé. Son épiscopat se place ainsi quelque peu avant la date indiquée. L'acte de son élection est encore inédit et l'on ne saurait en dire davantage.

#### 5. Nicéphore, en 1630

Ce prélat est cité dans un acte, daté de janvier 1630<sup>19</sup>, du patriarche Païsios tranchant en faveur de l'évêque de Druinopolis une querelle de juridiction que ce prélat avait avec son collègue de la Chimère. L'acte lui-même n'étant pas édité, on ne saurait dire dans quels termes précis Nicéphore est cité. Le nom et la date semblent toutefois assurés.

#### 6. Sophrone II (avant 1662)

Une adresse au pape éditée<sup>20</sup> par nous précédemment et datée du 22 août 1662 met en scène l'ancien évêque de la Chimère, Sophrone : ἦλθεν ὁ πρόην ἐπίσκοπος Χειμάρρας Σωφρόνιος à propos d'une histoire d'ornements pontificaux. On ne peut affirmer à son sujet qu'une chose : qu'il fut le prédécesseur immédiat<sup>21</sup> de Séraphin dont nous allons parler.

#### 7. Séraphin

Le nom de ce prélat figure au bas d'une pièce<sup>22</sup>, signée par lui et le métropolitain de Janina le 1<sup>er</sup> août 1662. Cette pièce est un mandement condamnant à l'anathème et aux pires censures ecclésiastiques Syméon Lascaris, métropolite de Durazzo, chassé de son éparchie par les Turcs et nommé par le Saint-Siège premier vicaire apostolique de la Chimère. S'il faut en croire la notice<sup>23</sup> que lui consacre le

<sup>18</sup> K.N. Sathas, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη*, III, Venise, 1872, 572 (simple signalement de l'acte avec indication générale du contenu).

<sup>19</sup> *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, V, 1930, 94.

<sup>20</sup> On en lira prochainement le texte dans cette revue même [le document auquel l'auteur se réfère a été publié dans *Balcania*, VIII, 1945, 45–48].

<sup>21</sup> Dans une pièce inédite de Parthène I<sup>er</sup>, il est dit que Séraphin, mis en demeure de justifier par des titres certains droits dont il se prévalait, avoua ne pas les posséder parce que son prédécesseur les avait emportés dans sa retraite lointaine où il était mort sans que l'on sût ce que ses papiers étaient devenus. Acte inédit dont j'ai pu avoir communication.

<sup>22</sup> Texte dans le dossier publié ici même, [*Balcania*, VIII, 1945, 37–45].

<sup>23</sup> *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, V, 1930, 59.

codex de la Panaghia de Delbinos, Séraphin serait mort cette même année. Cette donnée<sup>24</sup> est en contradiction formelle avec une autre information relevée chez un contemporain dont le témoignage peut difficilement être récusé. L'évêque de Muzacchia, Arcadius Stanilas, dit<sup>25</sup> en effet dans son rapport à la Propagande que, lorsque le patriarche Athanase II d'Ochrida vint lui demander l'hospitalité à Drimades, Séraphin fit le voyage pour le saluer. Or la correspondance du patriarche nous est garantie<sup>26</sup> que le 11 décembre 1662 le patriarche n'avait pas encore quitté Corfou. Bien plus, sa mort ou son remplacement doit être postérieur à 1668, puisque le P. Jean de Camillis, parti de Rome pour la mission de Drimades le 15 octobre<sup>27</sup> 1668, eut, une fois à son poste, de vifs démêlés<sup>28</sup> avec le prélat orthodoxe. Le récit de l'évêque Stanilas étant chronologique, il faut même placer l'accession de son successeur après 1670, puisqu'elle y est signalée après le départ pour Rome du missionnaire. En fait, la vacance du siège dut se produire en 1672 au plus tôt<sup>29</sup>.

La notice grecque dont nous parlons ci-dessous, mutilée et souvent inintelligible, ne dit pas grand-chose sur l'activité même de Séraphin. Il est en revanche plusieurs fois<sup>30</sup> question de lui dans la relation susnommée de Mgr Stanilas. La Propagande qui avait entrepris la conversion des Cimariotes, au christianisme inconsistent, entretenait dans son diocèse une équipe de missionnaires aussi instruits qu'actifs. Le succès de leurs écoles et de leurs aumônes leur attirait la masse du reste assez changeante des fidèles. Le mouvement prit de telles proportions que les notables du pays demandèrent eux-mêmes que Rome leur donnât comme pasteur le métropolite de Durazzo, Syméon Lascaris, récemment arrivé parmi eux. Ce mouvement d'union ne pouvait naturellement pas faire l'affaire de l'évêque orthodoxe qui en référa à son supérieur hiérarchique, le métropolite de Janina. Les deux chefs d'Eglise publièrent alors (1<sup>er</sup> août 1662) la lettre circulaire signalée au début de cette note et publiée ailleurs<sup>31</sup>. Bien que les autorités locales se soient désolidarisées de ce manifeste au tout premier moment, l'énergie avec laquelle Séraphin sut en appliquer les mesures affaiblit beaucoup la propagande catholique, qui eût disparu,

<sup>24</sup> Le texte publié porte en chiffres arabes le millésime 662 (sic), là où 672 conviendrait à merveille. L'éditeur grec, peu familiarisé avec cette forme de numérotation, a très bien pu prendre un chiffre pour un autre.

<sup>25</sup> *Bessarione*, XV, 1911, 453.

<sup>26</sup> Lettre du dossier précité avec texte édité ici même [*Balcania*, VIII, 1945, 54–56].

<sup>27</sup> Cf. *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 62. Il faut toutefois relever une contradiction chez Legrand qui, après avoir affirmé, p. 62 que de Camillis reçut le 12 octobre 1668 son diplôme de docteur et avoir signalé son départ pour la Chimère le 15 octobre suivant, le fait écrire de Drimades au supérieur du Collège grec le 13 juin 1668. Cf. *Ibidem*, p. 67.

<sup>28</sup> Le 6 mars 1670 dans une lettre spéciale, Mgr Stanilas signale toujours la présence de Camillis en Albanie, précisément à la Chimère où il venait d'ouvrir une école. Cf. *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 67, n. 1.

<sup>29</sup> Le départ de Camillis pour Rome doit se placer en 1671. En effet son neveu a noté quelque part (cf. *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 63, n. 1) que son oncle fut dix-huit ans scribe à la Vaticane. Or comme il fut installé comme évêque de Munkács en Hongrie le 20 avril 1690, son départ d'Albanie, compte tenu de la lenteur des voyages, dut avoir lieu au plus tôt dans les derniers mois de 1671.

<sup>30</sup> *Bessarione*, XV, 1911, 453, 463.

<sup>31</sup> Référence ci-dessus [*Balcania*, VIII, 1945, 37–45].

n'eût été la présence du patriarche d'Ochrida dont l'autorité et les initiatives ne contribuèrent pas peu à calmer le conflit et à rendre au clergé uni sa première liberté d'action. Une entrevue aménagée sous ses auspices entre Séraphin et le successeur de Syméon Lascaris, en qualité de vicaire apostolique, Stanilas, amena la réconciliation des deux pasteurs qui quelque temps n'eurent l'un pour l'autre que des égards.

Une cabale où trempèrent des catholiques troubla ensuite leurs rapports qui devinrent on ne peut plus tendus lorsque les missionnaires occidentaux refusèrent d'obtempérer aux ordres donnés par le pasteur orthodoxe. Des risques et des contestations s'ensuivirent. Séraphin brandit à nouveau les anathèmes et l'excommunication et le peuple, toujours versatile, se détacha de ses maîtres catholiques, jusqu'au jour où la famine le ramena à nouveau vers eux. C'est dans cette dernière conjoncture que mourut l'évêque de la Chimère, comme nous l'avons dit, selon toute probabilité au cours de l'année 1672.

### 8. Callinic

Le codex de Delbinos<sup>32</sup> semble avoir en cet endroit une lacune et c'est sans doute pour cela qu'il ne souffle mot de Callinic dont l'avènement est au contraire signalé par le rapport de Mgr Stanilas : *Mori il vescovo Serafino, si creo il novello chiamato Callinico*<sup>33</sup>, anticatholique déclaré mais que le peuple exceptionnellement refusa d'écouter. Cette situation sans issue lui inspira l'idée de démissionner mais non sans avoir auparavant fait bonnes emplettes.

Pour que son collègue catholique, pour une fois tout puissant sur leurs ouailles communes, ne mît pas d'obstacle à son projet, il se réconcilia avec lui et, fortune faite, se retira à Corfou où les orthodoxes lui cédèrent un monastère grassement nanti.

La durée de ce pontificat est incertaine.

### 9. Zacharie

De son nom de clerc papà Zotto, ancien orfèvre. La notice du codex de Delbinos en fait un bel éloge<sup>34</sup>, ajoutant qu'il mourut de chagrin en voyant ses ouailles apostasier en masse et passer à l'Islam. D'après cette même source, il n'en aurait pas moins siégé vingt années entières, donc environ de 1672<sup>35</sup> à 1693<sup>36</sup>.

<sup>32</sup> *Ἡπειρωτικὰ Χρονικά*, V, 1930, 59. La fin de la notice semble dire que Séraphin fut enterré dans l'église des Saints Serge et Bacchus. Mais il peut aussi s'agir de son successeur (διάδοχος) qui en ce cas serait Callinic, non nommé dans le texte comme il se présente.

<sup>33</sup> *Bessarione*, XV, 1911, 463.

<sup>34</sup> La date de la mort de l'ancien évêque est connue : 17 avril 1698 : ἀχτή' μηνὴ ἀπριλίου ἡζ' ἡ κήμησις τοῦ ἐπισκόπου κυρ Καλλινίκου τοῦ ποτε Χημάρρας καὶ Δελβίνου· ἐονήατου ἡ μνίμη. Cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII, 1910, 204, n. 330.

<sup>35</sup> *Revue de l'Orient Chrétien*, IV, 1899, 63, n. 1.

<sup>36</sup> *Ἡπειρωτικὰ Χρονικά*, V, 1930, 59.

Il devait toujours être en charge quand Mgr Stanilas quitta la mission de la Chimère (1685). Ce témoin présente son collègue orthodoxe sous les plus noires couleurs et le dépeint comme son ennemi acharné, prêt à tous les sévices et à toutes les violences contre le clergé catholique.

#### 10. *Manassès*

Ancien protosyncelle de la métropole de Janina<sup>37</sup>, Manassès est le dernier évêque du siècle, puisqu'il aurait siégé quatorze ans, à peu près de 1694 à 1708.

\*\*\*

Ces pasteurs d'une éparchie lointaine ne figurant jamais aux grandes réunions synodales de Constantinople n'apparaissent dans aucune liste officielle. Ce qui rend impossible, dans le cas présent, le contrôle des données du codex de Delbinos, seule source qui nous renseigne sur la durée des derniers épiscopats. Comme les millésimes indiqués sont certainement erronés, les chiffres indiqués pour chaque épiscopat pourraient aussi bien l'être. Cependant comme dans le second cas le renseignement est écrit en toutes lettres, les possibilités d'erreurs sont moins grandes et l'on peut, sous réserve d'une plus ample information, admettre provisoirement ces données.

La période 1560–1700 ne connaît donc pas moins de dix titulaires, là où l'ouvrage classique de Le Quien n'en mentionne pas un seul. Je répète que la présente note, où l'on a seulement utilisé des renseignements recueillis en vue de l'édition du dossier d'Athanase d'Ochrida, n'a fait l'objet d'aucune recherche systématique. C'est dire combien fructueuse et utile serait l'entreprise qui reprendrait sur nouvelles bases l'œuvre du célèbre dominicain, au sujet de laquelle ses confrères éditeurs, qui ont maintenu dans le grand ouvrage tant d'erreurs et de confusions, ont justement écrit: *In promptu fuit intelligere simul ac demirari quot et quanta essent perficienda*. Les vides qui leur étaient déjà si sensibles paraissent aujourd'hui béants. Je répète ici, à l'occasion, que notre Institut compte bien un jour les combler en quelque mesure.

<sup>37</sup> *Ibidem*.



## ANNEXE

*Lettre au pape Grégoire XIII*

Vatic. Gr. 2124 ; n. 15. Inédit.

† Παναγιώτατε καὶ μακαριώτατε πάπα τῆς ἐνδοξοτάτης μεγαλοπόλεως καὶ πρεσβυτέρας Ῥώμης, ἀρχιερεῦ ἄριστε καὶ πατριαρχῶν πάντων πρόκριτε καὶ ἀκρότης, τοὺς μακαρίους σου πόδας οἰκετικῶς ἀσπαζόμεθα· δεόμεθα Κυρίου τοῦ Θεοῦ τοῦ μεγάλου καὶ πρώτου ἀρχιερέως ὑγιαίνειν σου τὴν μακαριότητα εἰς πολλὴν ἐτῶν περιόδους πρὸς σύστασιν καὶ ὠφελείαν πάσης ψυχῆς.

Ὁ παρὼν ἐν μοναχοῖς ὁσιώτατος κὺρ Συμεὼν ὁ Μακεδονήτης ὅστις προσέφερε παρὰ τοὺς πόδας τῆς σῆς μακαριότητος καὶ τινὰς τῶν ἀδελφοπαίδων αὐτοῦ, οἵτινες ὑπῆρχον τῇ πίστει καὶ τῷ ζόφῳ τῶν Ἀγαρηνῶν, ἐν μόχθῳ καὶ κόπῳ (πο)λλῷ καὶ λόγοις μαλακτικοῖς τε καὶ ἀποστολικοῖς ἢ μᾶλλον εἰπεῖν εὐαγγελικοῖς ἔπεισεν αὐτοὺς ἀποστᾶναι καὶ ἀπαλλαγῆναι τῆς θρῆσκείας ταύτης ὥστε εἰσελθεῖν τῷ ἀμωμήτῳ πίστει τοῦ Χριστωνύμου λαοῦ· οἱ καὶ αὐτόθι παραγενόμενοι διὰ τῆς ἐπιθέσεως τῶν χειρῶν ὑμῶν τῆς παλαιᾶς πλάνης ἀπαλλαγέντες τοῦ λουτροῦ τῆς παλιγγεγενεσίας ἡξιώθησαν. Οἱ δὲ τῆς χώρας ἐκείνης χριστιανίζοντες ἄνθρωποι ὑπὸ τῶν ἐφ' ἡμᾶς παρανόμως κρατούντων εἰς ἀφορήτους ἐτασμοὺς καὶ κακώσεις ἐμπέσαντες δι' αὐτῶν καὶ τελευταῖον παρὰ τῶν εἰρημένων χριστιανῶν παῖδας ἕξ συλλαβόντες καὶ ἐν εἰρκτῇ καθειργνύσαντες τὸν Χριστὸν ἐξωμόσασθαι εἰς ἀντάμειναν τῶν φοιτησάντων αὐτόθι παίδων. Θλίψει δὲ καὶ μεγίστη περίστασις ἐπῆλθε κατὰ τῆς χώρας καὶ ἐν ἀμηχανίᾳ πολλῇ ὄντες, εἰσῆλθε πρὸς αὐτοὺς ὁ παρὼν ὁσιώτατος κὺρ Συμεὼν ὡς αἷτιος τοῦ ἔργου ἐνδυναμῶν καὶ παραμυθούμενος· Στηρίξεσθε, ἔφη, ῥωννασμένοι τῇ τοῦ Θεοῦ προνοίᾳ καὶ γὰρ ἐγγυητὴς εἰς ὅσα ἂν περὶ αὐτῶν ἀναλώσητε. Καὶ δὴ μεσίτας πρὸς τοὺς ἡγεμόνας ἐνέβαλλον καὶ συμφωνήσαντες μετ' αὐτῶν δοῦναι αὐτοῖς τὸν ἀριθμὸν χρυσίνους ὠκτακοσίους καὶ μόλις ἡδυνήθησαν ἐκβαλλεῖν δι' ἐγγυήσεως τοὺς προειρηκότας παῖδας ἄχρις ὅτου χωρηγηθῶσι τὰ ὑποσχόμενα καὶ οὕτως ἐλευθερίας τυχεῖν καθὼς περ διαλαμβάνει καὶ λεπτομερῶς διὰ γράμματος ὁ τιμιώτατος πρέσβυς τοῦ πανενδοξοτάτου Φράντζα τοῦ βασιλέως, ὁδηγούμενος ὑπὸ τῶν κρατούντων ἐδήλωσεν αὐτῷ τὰ κατ' αὐτῶν ἅπαντα ὡς οὕτως ἔχει τὸ βαίβαιον.

Διὸ καὶ ὁ ῥηθεὶς μοναχὸς ὡς ὑπέσχετο μὴ ἔχων τί διαπράξασθαι ἤτησε παρ' ἡμῶν γράμμα γενέσθαι παρὰ τοὺς πόδας σου τῆς μακαριότητος ἀρρώγην τυχεῖν ὁμοῦ καὶ ἀπαλλαγὴν τοῦ βαρυτάτου χρέους καὶ ἐλευθέρωσιν τῶν προειρημένων ψυχῶν μιμούμενος τὸ κυριακὸν καὶ

θειότατον λόγιον ἵνα τελείως τὴν μισθαποδοσίαν παρὰ Θεοῦ καὶ τὸ δίκαιον προσαπολαύσειας ὥφλημα.

Οὕτω δεόμεθα καὶ ἀντιβολουμέν οἱ πανοικτρώτατοι δοῦλοί σου οἱ γράψαντες τὴν παροῦσαν οὐτιδανὴν ἐπιστολὴν ἐν τῷ πανσέπτῳ τεμένει τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ἀποστόλου καὶ εὐαγγελιστοῦ Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου τῷ ἀντικρὺ ὄντι Κερκύρων πόλεως, οἱ καὶ σφραγίσαντες αὐτὴν τῇ τῆς μονῆς σφραγίδι καὶ πέμποντες ταύτην τῶν μακαρίων σου ἔχων καθαπτόμεθα.

αφοθ' ἀπριλλίου κδ η ἡμέρα -η

† <Ο> ταπεινὸς ἐπίσκοπος Βοθρόντου καὶ Γλυκέως Νεόφυτος.

† Ὁ ταπεινὸς ἐπίσκοπος Χειμάρρας Δοσίθεος.

† Ὁ ἡγούμενος τῆς σεβασμίας θείας καὶ ἱερᾶς μονῆς τοῦ ἁγίου μου ἐνδόξου καὶ πανεφίμου ἀπωτόλου ἐπιστηθίου παρθένου καὶ ἐβαγγελιστοῦ Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου Νεκτάριος ἱερομόναχος.

«Νικόλαος Παλαμᾶς ὁ νοτάριος.»

Adresse :

† Τῷ αναγιωτάτῳ καὶ μακαριωτάτῳ κ(υρί)ῳ ἀδελφῷ ἀρχιερεῖ της ἐνδοξοτάτου μεγαλοπόλεως καὶ πρεσβυτέρας Ῥώμης κυρίῳ Γρηγορίῳ δεκάτῳ τρίτῳ.

L'Académie Roumaine, dans sa séance du 18 novembre 2013, vient d'élire comme un de ses membres à titre posthume Hagop Djololian Sirouni (1890–1973), distinction que ses études historiques et philologiques avaient amplement méritée, mais qui lui avait été refusée de son vivant pour des raisons politiques<sup>1</sup>. Cette réparation tardive avait été préparée par deux ouvrages de bon aloi, dont le premier contient la bibliographie des travaux de Sirouni et un inventaire de ses archives personnelles<sup>2</sup>, tandis que l'autre est une biographie qui fait état de nombreux documents – surtout le dossier dressé au sujet du savant par les polices politiques qui se sont succédées en Roumanie pendant sa vie<sup>3</sup>. Sirouni fut un éminent orientaliste: né en Turquie, où les Arméniens, son peuple, étaient abaissés, humiliés ou massacrés, il s'était réfugié en Roumanie en 1922. Ayant fait la connaissance de N. Iorga, il en sera protégé et constamment encouragé. En même temps que l'activité de journaliste qu'il allait déployer, il a enseigné le turc et l'arménien à l'Institut Sud-Est européen, à l'Institut Balkanique et, à partir de 1938, à la Faculté d'Histoire de Bucarest, tout en travaillant aux Archives de l'État. En 1944, sous l'occupation soviétique, il fut arrêté en tant que nationaliste arménien et déporté avec tous les autres notables de la communauté de Bucarest, en Sibérie, puis relégué à Erevan, pour ne revenir en Roumanie qu'en 1955. De ses dernières années date l'image que j'ai voulu fixer dans une page par laquelle notre revue lui a rendu hommage: «Ceux qui l'ont vu près de la fin se souviendront de l'insouciance allégresse avec laquelle il comptait les milliers de pages de ses manuscrits, de l'ardeur inlassable avec laquelle, dans sa quatrevingt-troisième année et ayant presque perdu la vue, il se remettait au travail, au milieu de centaines de livres poudreux, parmi lesquels on distinguait facilement les volumes de la “Revue des études arméniennes”, à large tranche jaune, dans sa petite cellule de bénédictin, juchée en haut d'un escalier très raide, avec les fenêtres ouvertes sur le ciel»<sup>4</sup>.

Il m'a confié alors le texte d'un article qu'il avait destiné à la revue *Balkanica* pour ce tome IX qui aurait dû paraître en 1947, mais qui a été victime de la suppression de l'Institut d'Études et de Recherches Balkaniques. Notre Institut, qui continue dans le sillage du précédent, se fait un honneur d'éditer cet article avec un retard de soixante ans qui fait coïncider sa parution avec le centenaire de son auteur. Le commentaire des documents étant déjà traduit en français, je me suis chargé de traduire les lettres recueillies à San Lazzaro degli Armeni dont Sirouni avait fait la traduction en roumain.

Comme les documents manquaient de notes, j'ai ajouté quelques éclaircissements indispensables.

*Andrei Pippidi*

<sup>1</sup> *Academica*, XXII, 11, novembre 2012, p. 74.

<sup>2</sup> *Munca unui savant armean în România: Hagop Djololian Siruni*, București, 2008, 448 p.

<sup>3</sup> Vartan Arachelian, *Siruni. Odiseea unui proscris*, București, 2011, 256 p.

<sup>4</sup> RESEE, XI, 3, 1973, pp. 569–570.